

Edmond. — Ce n'est pas lui qui fut la victime. Écoute plutôt mon histoire.

Le pauvre soldat pouvait être endormi depuis environ trois ou quatre heures, lorsqu'un cri déchirant le réveilla en sursaut. Il pense aussitôt que c'est un compagnon retardataire qui est dans le danger : il ouvre les yeux et regarde ô spectacle effrayant ! horrible dictu ! Un camarade était là, tout près de lui, au pied de l'arbre, renversé sur le sol, et se débattant avec une incroyable douleur contre une multitude de serpents.

La lune s'était levée, belle et radieuse et elle éclairait ce spectacle ! Et les serpents étaient acharnés contre le soldat et ils se culbutaient les uns les autres pour arriver jusqu'à lui. Le pauvre malheureux ne poussait plus que de sourds gémissements, il remuait encore les bras et les jambes ; mais bientôt il fut mort.

Et tout était maintenant dans le silence : les monstres seuls faisaient entendre des sifflements aigus dans leurs triomphe ou dans leur colère. Et l'unique témoin de cette scène, du haut de son arbre, contemplait, le sang glacé dans ses veines et le cœur malade, ces horribles serpents qui lui semblaient être des démons altérés de meurtre et de carnage. Il avait voulu crier d'abord, mais la voix s'était arrêtée dans sa gorge. Maintenant ils attendaient avec la plus poignante anxiété l'issue du spectacle. Or l'odeur de la boucherie attirait sans cesse de nouveaux monstres il les voyait sortir de l'eau d'une savanne et glisser avec rapidité vers le lieu du banquet ; il entendait très-bien le froissement des feuilles sèches et du gazon. Et la masse entière des reptiles s'agitait à ses pieds déchirant le cadavre avec une voracité féroce, le mordant et le broyant de toutes parts. Quelques-uns de ces reptiles étaient verts ; il y en avait de jaunes, de cuivrés, de noirs, de tachetés, et ils étaient de toute taille. Les uns avaient la tête plate et allongée, les autres l'avaient affilée comme un dard. Une demi-douzaine environ de ces effroyables bandits, à peu près de la longueur et de la grosseur du bras, avaient ouvert le crâne de la victime et se disputaient sa cervelle. Un gros serpent, de couleur noire, plus long que le corps d'un homme, s'était introduit sous les vêtements du soldat et enfouait sa tête hideuse jusque dans la bouche de l'infortuné. D'autres s'acharnaient aux jambes et aux bras ; ceux-ci mangeaient le ventre et les intestins ;

ceux-là se hâtaient d'arracher le foie, les poumons et le cœur. Le sang coulait partout sur le sol, et les monstres léchaient le sang. Plusieurs étaient tellement gorgés de chair, qu'ils s'efforçaient inutilement de s'enrouler autour de leur proie.

Cependant le spectateur du carnage était de plus en plus rempli d'horreur et de dégoût ; une putréfaction animale avec ses myriades de vers ne l'eut pas tant révolté.

Et il gémissait en même temps sur le sort de son camarade. « Faut-il donc, après avoir assisté à tant de combats, après avoir partagé avec une armée victorieuse tant de travaux, et tant de gloire, terminer ses jours d'une manière si affreuse. Le pauvre malheureux sera sans doute tombé sur le chemin ; il aura voulu comme moi, atteindre le bois, il aura été attaqué et suivi par les reptiles et se sera trainé jusqu'ici. Oh ! qui peut imaginer ce qu'il a dû endurer de souffrance et d'horreur ! Mangé vivant par les serpents ! Incapable de fuir et de résister ! Et seul, tout seul dans une solitude immense ! Et pendant que son âme pleurait en se livrant à de telles réflexions les serpents avaient fini de dévorer leur victime : il n'y avait plus de chair, ni de sang ; il ne restait plus qu'un squelette blanchi ! Le soldat les vit alors, avides et insatiables, mordre les os et s'attaquer même réciproquement avec fureur.

Il lui semblait en ce moment assister à un spectacle d'enfer ; dans la pensée que les démons torturant un damné, ne devaient pas être plus horribles ou plus effrayants ! Il n'y manquait pas la peste, puisqu'une odeur nauséabonde s'échappait de tous ces reptiles ; il n'y manquait pas même le feu, puisque leurs yeux étaient comme des charbons enflammés et lançaient des éclairs.

Enfin il ne peut tenir à l'indignation qu'il éprouve. Il arme sa carabine et fait feu. Un énorme serpent tout repu de chair, roule et se débat ; il a la tête brisée. Aussitôt les autres se précipitent sur lui et le dévorent. Le soldat tire un second coup et un nouveau serpent est frappé ; mais pendant qu'il le regarde se rouler dans les tranes de la mort, il voit son œil jaune et vitreux se fixer sur lui plein de rage et de fureur.

Instinctivement, cela le fit frémir : il pensa que les serpents pourraient bien monter jusqu'à lui. Cette réflexion, il ne se l'était pas faite encore, tant il avait

été obsédé jusques-là par la surprise et l'horreur. Mais maintenant qu'il voyait le danger, il était hors de lui-même. Une sueur froide coula sur son corps, un nuage sombre passa sur ses yeux. Il voulut alors monter plus haut dans son arbre ; vains efforts ! il ne put remuer un seul membre. — Or ses appréhensions, au contraire, n'étaient pas vaines. Les monstres se disputaient encore les deux serpents morts. Tout-à-coup un d'entre eux saisit un morceau de chair et s'éclappe, les autres se mettent à sa poursuite, il fuit ; et bientôt, se dressant contre l'arbre, il commence à grimper suivi de dix ou douze autres reptiles. Le soldat les voit approcher rapidement, ses cheveux se dressent sur sa tête ; il distingue déjà leur langue fourchue et leurs crochets. Comment il est surexcité alors et recouvre subitement le courage et la force, il ne le sait : il tire son sabre, en assène un grand coup sur le serpent le plus proche et lui tranche complètement la tête.

Ce coup de désespoir le sauva. Le serpent frappé tomba par terre, entraînant les autres à sa suite. Ce fut aussi l'heure de la délivrance ; car il y eut un émoi dans toute la troupe, et après un instant de suspension, les bandits abandonnèrent le lieu du carnage et se dispersèrent.

La poitrine du soldat, jusques-là comprimée, se dilata enfin et il aspira bruyamment l'air avec la joie et l'espérance d'un homme sauvé de la mort. Il suivit néanmoins de l'œil des serpents : ceux-ci se retiraient avec précipitation, et il ne tarda pas à les voir tour-à-tour se plonger dans le marais. Il descendit immédiatement de l'arbre, s'arrêta devant les restes de son infortuné compagnon, versa silencieusement quelques larmes, et après avoir fait une prière à Dieu, s'éloigna triste et à grand pas, de ce lieu à jamais mémorable, et à jamais lugubre pour lui. Il lui sembla de temps en temps qu'une légion de serpents était à sa poursuite.

Il rencontra enfin un corps de cavaliers qui étaient à la recherche des retardataires ; on l'embarqua dans un chariot et il rejoignit l'armée.

Voilà mon histoire, Ernest ; et dis-moi maintenant ce que tu penses.

Ernest. — Oh ! c'est horrible. Edmond, mille fois horrible. Je doute moi-même que l'enfer puisse produire d'impressions plus profondes et plus effrayantes que celles que cette histoire fait naître dans le cœur !